

L'action pastorale du Frère Marie-Victorin au Collège de Longueuil (1904-1929)

Gilles Beaudet, f.é.c.

Volume 51, 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007452ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007452ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Historia Ecclesiae Catholicæ Canadensis Inc.

ISSN

0318-6172 (print)

1927-7067 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudet, G. (1984). L'action pastorale du Frère Marie-Victorin au Collège de Longueuil (1904-1929). *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 51, 67–79. <https://doi.org/10.7202/1007452ar>

Article abstract

Au Collège de Longueuil, le Frère Marie-Victorin fonde, en 1906, un cercle littéraire dans le but « d'arracher les âmes à la vulgarité où elles semblent engluées ». Affilié à l'ACJC peu après, le cercle voit une section des Anciens s'ajouter à la section Collégiale, le tout regroupant environ 75 membres. Des initiatives variées appellent les jeunes à s'impliquer, au profit matériel et spirituel de leurs semblables. L'une des plus remarquables, même si les circonstances n'ont pas permis de la mener à terme, c'est le projet d'une maison de famille.

Vers 1930, après un quart de siècle d'activités, le Frère Marie-Victorin avait tenu près de mille réunions, il avait rejoint plus de 500 jeunes dans une relation personnelle. Son engagement progressif et accaparant dans la carrière scientifique l'empêcha de poursuivre cette forme spécifique d'apostolat qui lui avait tenu si fort à coeur : « La seule chose qui m'attache à la vie présentement, c'est le cercle des Anciens », notait-il en 1911. L'article montre comment s'est concrétisé cet attachement.

L'action pastorale du Frère Marie-Victorin au Collège de Longueuil (1904-1929)

Gilles BEAUDET

archiviste des F.E.C. de Montréal

professeur de littérature
au Cegep du Vieux-Montréal

RÉSUMÉ

Au Collège de Longueuil, le Frère Marie-Victorin fonde, en 1906, un cercle littéraire dans le but «d'arracher les âmes à la vulgarité où elles semblent engluées». Affilié à l'ACJC peu après, le cercle voit une section des Anciens s'ajouter à la section Collégiale, le tout regroupant environ 75 membres. Des initiatives variées appellent les jeunes à s'impliquer, au profit matériel et spirituel de leurs semblables. L'une des plus remarquables, même si les circonstances n'ont pas permis de la mener à terme, c'est le projet d'une maison de famille.

Vers 1930, après un quart de siècle d'activités, le Frère Marie-Victorin avait tenu près de mille réunions, il avait rejoint plus de 500 jeunes dans une relation personnelle. Son engagement progressif et accaparant dans la carrière scientifique l'empêcha de poursuivre cette forme spécifique d'apostolat qui lui avait tenu si fort à coeur: «La seule chose qui m'attache à la vie présentement, c'est le cercle des Anciens», notait-il en 1911. L'article montre comment s'est concrétisé cet attachement.

Le Frère Marie-Victorin n'est un inconnu pour personne ici. Certains d'entre vous l'ont peut-être rencontré, voire côtoyé de son vivant. Tous ont

eu connaissance de sa brillante carrière scientifique et sont bien informés à cet égard. N'est-ce pas d'ailleurs cette carrière qui est responsable de sa grande célébrité?

Pourtant, l'avenir dont sa jeunesse avait rêvé ne ressemblait pas à celui que la vie lui a fabriqué. C'est justement cette période moins connue et moins étudiée de son existence que je me propose d'explorer; une période où la science, sans être hors du champ de ses intérêts, n'a pas encore pris le pas sur son apostolat.

Le jeune Frère Marie-Victorin que nous voyons arriver au vieux Collège de la rue Saint-Charles en décembre 1904 n'a que dix-neuf ans. Il relève d'une courte convalescence à l'infirmerie communautaire où l'a confiné une nouvelle hémorragie pulmonaire, présage inquiétant d'une tuberculose en puissance. Quant à son expérience d'enseignant, elle ne totalise que vingt mois. Toutefois, il ne vient pas à Longueuil pour enseigner, mais seulement «pour aider un peu partout» comme le spécifie la chronique de la maison¹.

Son expérience est mince, mais ses atouts sont grands. Il semblerait banal de dire qu'il a puisé au sein de sa famille les qualités auxquelles il devra le succès de son apostolat: sa piété racinée dans l'âme, l'aptitude à la relation chaleureuse, le sens de l'organisation et un leadership non dénué de combativité qu'il saura faire valoir opportunément. Je ne vois pas là des qualités acquises, à vrai dire, mais une espèce d'héritage génétique pour une bonne part, transmis à travers une lignée de nombreux marchands que comptait la famille Kirouac. J'en vois comme une preuve dans l'habileté spontanée dont fit montre le petit Frère souffreteux, après le décès de son père, pour tirer au clair des questions d'héritage familial assez délicates. Elles concernaient sa famille immédiate, i.e. ses soeurs, mais aussi la seconde femme que Cyrille Kirouac avait épousée après la mort de Philomène Luneau². Sans être porté au mysticisme pur, le jeune Conrad avait une propension à la vie de prière. Faut-il absolument la faire remonter à l'influence maternelle ou l'attribuer à celle du chevalier François dont la mémoire restait en vénération dans la famille et parmi les amis? Rappelons à cet égard une aimable anecdote. En décembre 1908, le Frère Marie-Victorin rencontre Monseigneur Bégin au couvent de Saint-Laurent. Il se présente: «Je suis un Kirouac de Québec, un de vos anciens diocésains.» Aussitôt Monseigneur s'exclame: «Vous êtes le petit-fils du chevalier Kirouac?»

¹ Historique de la maison de Longueuil (1867-1907), Archives des Frères des Écoles chrétiennes de Montréal (AFECM).

² Dans la correspondance inédite du Frère Marie-Victorin, on lit: «Il a fallu me faire une âme de fer pour lutter avec des goujats». Lettre à sa soeur Adelcie (Marie-des-Anges, r.j.m.), 23 oct. 1922. Les détails de la lutte apparaissent dans les lettres du 29 oct. 1921 à janvier 1924.

— Oui, Monseigneur! de répondre fièrement le petit Frère. — Quel saint homme c'était! soupire l'évêque en haussant l'index. Je vous souhaite d'arriver à la moitié de son degré de sainteté.» Et, à titre d'exemple, Monseigneur rappelle à son interlocuteur que François Kirouac, depuis l'âge de 14 ans jusqu'à sa mort vers 70 ans, n'avait jamais manqué les Vêpres³. Le pieux aïeul avait aussi d'autres titres à l'admiration de son petit-fils car il l'a toujours considéré comme une figure hautement inspiratrice.

Si le milieu familial a doté Marie-Victorin de qualités exceptionnelles et, tout spécialement, d'une intelligence pénétrante et vaste, le milieu scolaire fut lui aussi un facteur déterminant dans la préparation de cet apôtre. On a souvent redit que le frère Neil⁴ avait exercé sur lui la plus forte et la plus durable influence. Aux heures creuses de ses premières armes, l'image et le souvenir du vénéré professeur auront pour le Frère Marie-Victorin l'effet revitalisant d'un cordial. Même sa personne sera marquée par l'empreinte de cet éducateur: il en aura la dignité et la noblesse, l'onction et le sens oratoire, les procédés pédagogiques positifs et jusqu'aux méthodes de cheminement spirituel.

C'est donc muni d'un arsenal apostolique prometteur que le Frère Marie-Victorin entreprend sa mission. Sans grand lustre peut-être, mais avec de hautes ambitions. Après avoir pris le temps nécessaire à une bonne connaissance du milieu où il évolue, le Frère lance dans l'école l'idée d'un Cercle littéraire. Nous sommes à l'automne de 1906⁵. Sous une façade profane, cette initiative cache un objectif plutôt religieux: sortir les âmes de la vulgarité où elles semblent engluées. Au cours de sa première année, le Cercle donne deux séances publiques où les jeunes s'entraînent à l'éloquence. Joindre le développement de la personnalité et l'épanouissement de la formation religieuse, tel est bien le but profond que poursuit l'éducateur. Lors de la séance extraordinaire du 19 mai 1908, il propose aux membres de s'affilier à l'A.C.J.C. Il leur explique les avantages et les obligations d'une telle affiliation. Adéquatement informés, les jeunes votent en faveur.

L'A.C.J.C. est elle-même un mouvement relativement neuf. Elle vient d'être fondée officiellement en mars 1904. Son but? Opérer le regroupement des jeunes Canadiens français et les préparer à une vie militante pour le bien de la religion et de la patrie. Ses moyens? Trois mots les résument: piété,

³ Le fait est relaté dans le Journal intime (Mon miroir) du Frère Marie-Victorin. Désormais, nous indiquerons les extraits de ce Journal, immédiatement après les citations, pour éviter de multiplier l'appel de notes.

⁴ Frère Neil: Henri Ouellette, né à St-Jean d'Iberville (1865-1931).

⁵ Procès-verbaux du Cercle La Salle, Section collégiale, vol. I.

étude, action. L'organisme constituait une fédération de Cercles d'études et fonctionnait à ce niveau par un Conseil fédéral, organe directeur de l'Association. Un comité central mettait à exécution les décisions du Conseil fédéral et maintenait la cohésion entre les Unions régionales, les groupes, les membres isolés. L'A.C.J.C. publiait des circulaires, des tracts de formation et une revue mensuelle intitulée *Le Semeur*⁶.

Dans ce mouvement bien structuré, le Frère Marie-Victorin trouve le milieu idéal pour concrétiser ses rêves d'éducateur. À l'été de 1908, le Cercle La Salle délègue un de ses membres pour participer au Congrès à Québec. Le Frère, lui, s'engage dans une campagne en faveur des bonnes lectures. Il donne en récompense de fin d'année sept abonnements à l'*Action sociale* dont le premier numéro avait paru le 21 décembre précédent, et deux abonnements au *Pèlerin*. À cela s'ajoutent une foule d'ouvrages sérieux mais attrayants. Une pensée guide son action: «La religion aura d'autant plus d'action sur les âmes modernes qu'elle pourra se présenter à elles avec un plus haut prestige de science. Je crois donc que tout ce qui peut donner un lustre à l'enseignement religieux mérite d'être entrepris avec des intentions pures, bien entendu.» (*Journal*, 10 juillet 1908).

Dans cet esprit, il édifie livre à livre une bibliothèque où les jeunes viendront puiser le suc des connaissances solides. Avec optimisme il regarde vers l'avenir: «Je me surprends à rêver un avenir grandiose pour le Cercle et je me vois travaillant avec des moyens supérieurs sur des éléments supérieurs tendant vers un but plus haut.» (6 janvier 1909, *Journal intime*).

Il paie largement de sa personne pour le succès de son entreprise. En préparation à une séance de projections lumineuses, il s'impose de rédiger un texte de 30 pages, après avoir lui-même monté ses «diapositives» en décalcomanie, selon les techniques du temps.

D'autre part, comme le Cercle tient à présenter quelques saynètes en deux ou trois circonstances durant l'année, le Frère Marie-Victorin n'hésite pas à composer lui-même une comédie qui sera jouée à la Sainte-Catherine. Elle a pour titre: «Une soirée chez Almanzor en 1920». Un an plus tard, en novembre 1909, il écrira une nouvelle pochade comique, sur le thème: «Un congé du mois mouvementé»⁷.

Pour récompense de ses efforts, il recueille parfois de consolantes confidences de la part des jeunes; l'un d'eux lui dit, par exemple: «Ce qui

⁶ Programme du 2^e concert-conférence donné par le Cercle Dollier de Casson, à la salle Saint-Sulpice, le 29 janvier 1920, p. 19.

⁷ Malheureusement, le texte de ces piécettes semble avoir disparu.

m'a fait le plus de bien, ce sont les entretiens où vous faisiez appel à ma générosité en faveur de la bonne Cause. . . . Cela vaut mieux que des considérations abstraites sur la sainteté. . . .» (*Journal*, 5 mars 1909). Bientôt dans son esprit germent des projets ambitieux. Il rêve de mettre sur pied un patronage à Longueuil. Il en a parlé avec un homme d'affaires, M. Arthur Vincent, qui serait prêt à le seconder. Mais, au fond de lui-même, le Frère redoute les charges que cela pourrait lui occasionner. Il confie à son *Journal*: «Je serais presque satisfait si la chose échouait. Mais il y a un autre moi qui chante: En avant! En avant, malgré le dégoût, malgré l'indifférence, malgré les oppositions.» (*Journal*, 28 avril 1909). C'est ainsi que Marie-Victorin souvent s'engage dans l'action: il intuitionne un projet, il fonce malgré les obstacles redoutés et, une fois la lutte engagée, il poursuit avec ténacité son combat pour le bien. Il ne recueille pas toujours le succès. Néanmoins, la plupart du temps, il peut se rendre le témoignage d'avoir loyalement tenté de l'atteindre. Après deux ans d'activités, il porte le jugement suivant sur sa conduite: «La vie que je mène n'est pas si éloignée de l'idéal que je me proposais à seize ans. Vivre au milieu des jeunes gens, les panser, les faire prier, guider leurs premiers pas dans le monde, les élever en un mot, tout cela n'est-il pas la plus belle des occupations?» (*Journal*, 26 mars 1910). À d'autres moments, sa vision sera moins positive; à preuve, cette citation: «Actuellement, mes élèves *cuvent* dans leurs registres les trois heures de banque qu'ils ont avalées cet après-midi. Dans ces exercices, une idée me frappe, me poursuit. Notre peuple canadien des villes se mercantilise. Il faut les voir à l'oeuvre nos marchands en herbe, il faut voir cette activité fébrile, ces calculs rapaces, ces ruses d'apaches, pour s'en rendre compte. On les ferait coucher sur la paille pour faire de la banque. Moi, ça me dégoûte!» (Étonnante réaction, à certains égards, pour le fils d'un marchand prospère). Il poursuit sa réflexion: «Quelles journées d'Arlequin je fais. Le matin, on enseigne à vivre en chrétien, le midi, on fait du mercantilisme et, le soir, de l'idéal. Varié, n'est-ce-pas?» (20 avril 1910).

Ce petit instant dépressif ne suffit pas à ralentir le zèle de notre éducateur. En mai 1910, il entrevoit un nouvel objectif. Ayant la joie de voir certains de ses anciens élèves continuer à fréquenter le Cercle au Collège, il projette de regrouper ces derniers «dans un vaillant Cercle A.C.J.C.» (*Journal*, 19 mai 1910). Il attend l'occasion favorable pour mettre à exécution ce projet. Un grand événement religieux, le Congrès eucharistique international tenu à Montréal à l'automne 1910, servira de bougie d'allumage. Le samedi 10 septembre 1910, 20 000 jeunes épris d'idéal sont rassemblés à l'Aréna. Après les dignitaires ecclésiastiques, c'est Henri Bourassa qui vient galvaniser cette foule ardente:

Jeunes gens de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française qui avez pris l'initiative de cette manifestation grandiose, il n'y

a pas longtemps que vous existez et déjà votre oeuvre se fait sentir. (...) Peut-être rencontrerez-vous sur votre route des obstacles durs à surmonter, peut-être aurez-vous parfois à déchirer les liens de l'amitié, peut-être serez-vous parfois obligés de panser des blessures plus dures que celles que Je fer peut imposer à la chair mortelle: mais quand vous aurez franchi cette période, vous pourrez dire: Oui, je suis resté jeune, je suis resté enthousiaste; j'ai donné le meilleur de moi-même, le meilleur de ma pensée et de mon coeur à ce que j'ai cru nécessaire à la vie de mon pays, à la vie des miens, à la gloire de mon Église; tout le reste n'est rien.⁸

L'ambiance de la fête, l'impact produit par le don persuasif des conférenciers auront un effet magique sur la volonté des jeunes que le Frère Marie-Victorin a conduits à ce rassemblement. Le Cercle des Anciens va prendre naissance vingt jours plus tard, le 30 septembre 1910 avec seize fondateurs. C'est un excellent début, mais c'est aussi un fardeau qui s'ajoute à une tâche suffisamment prenante; le Frère Marie-Victorin le note dans son Journal: «Je ne me dissimule pas la lourdeur de la tâche que je place sur mes épaules. Mais du moins je pourrai me dire à moi-même que ma vie n'est pas inutile, que je fais quelque chose pour la sainte cause du bien.» (*Journal*, 1^{er} octobre 1910). La réunion suivante rassemble 20 membres. Puis, en mars 1910, ce sont 27 adhérents qui se réunissent pour une communion générale et une causerie donnée par le père Dugas, jésuite, ardent prédicateur de retraite pour lequel le Frère Marie-Victorin a la plus vive admiration. Ce premier contact prépare une nouvelle initiative de notre apôtre: celle des retraites fermées pour ses Anciens.

Avant d'aborder cette étape, jetons un coup d'oeil rapide sur les activités de la première année de fonctionnement. Le Cercle a tenu 18 séances d'étude, 3 réunions du Conseil, 2 séances publiques, 3 communions générales, une nuit d'adoration pour les Quarante-Heures; de plus, il a participé en corps à la procession de la Fête-Dieu pour la première fois⁹. En deux circonstances on a délégué des représentants aux réunions d'autres Cercles.

Le Frère Marie-Victorin se donne tellement à son oeuvre des Anciens qu'il écrit: «C'est la seule chose qui m'attache à la vie présentement.» (*Journal*, 10 juillet 1911). Et le moment qu'il estime par-dessus tout, c'est celui des retraites fermées. Il y est toujours présent au milieu de la vingtaine de jeunes qu'il guide vers cette halte revigorante. En certaine occasion, n'ayant pas obtenu l'autorisation de découcher, notre courageux apôtre s'imposa de parcourir à pied aller et retour, matin et soir, la distance de

⁸ XXI^e congrès eucharistique international, Montréal, Beauchemin 1911, pp. 791-793.

⁹ Procès-verbaux du Cercle L.S. (section des Anciens) au 13 juin 1911, pp. 90-91, AFECM.

Longueuil à Boucherville. Il me semble que ce fait prouve assez fortement combien il tenait à se trouver parmi son petit troupeau. Il accueillait les jeunes, l'un après l'autre, dans un entretien personnel et les aidait dans leurs résolutions ou leur projet d'engagement au service de la bonne Cause.

Les idées ne manquaient pas: tantôt on entrevoit de donner des conférences avec projections lumineuses dans les paroisses rurales¹⁰ tantôt on se propose de mettre sur pied un comité de la Saint-Vincent-de-Paul. Malgré les bonnes volontés, les projets n'aboutissent pas automatiquement. Même le Frère Marie-Victorin caresse de grands rêves qui, faute de moyens, resteront en plan. À l'été de 1912, il parle d'une «oeuvre splendide annexée au Collège de Longueuil» et il écrit: «Si papa me laisse une fortune, j'ai l'idée d'en disposer en faveur de l'oeuvre de jeunesse de Longueuil . . . une maison de famille pour les jeunes.» (*Journal*, 7 juillet 1912). On n'aura pas de peine à reconnaître ici sous une nouvelle appellation, l'idée d'un «patronage» qu'il avait souhaité réaliser dès 1909.

Entre temps, le Cercle La Salle prend tout de même de l'expansion: il atteint 37 membres pour sa seconde année d'existence et donne 22 assemblées d'études, 4 séances du Conseil, et une séance publique. Il s'agit, en l'occurrence, d'une reprise de *Charles Le Moyne*, oeuvre du Frère Marie-Victorin qui avait été créée avec un retentissant succès en mai 1910. Le Cercle a eu des invités de marque, tels Monseigneur Bruchési pour la seconde année, M. Arthur Gagnon, administrateur de la Caisse nationale d'économie, M. Guy Venier, du Comité central de l'A.C.J.C. et, à diverses reprises, l'aumônier général le père Edgar Colclough, s.j. La retraite de juin 1912 regroupera 26 vaillants que félicite et stimule leur animateur:

Je soutiens que pour des jeunes gens comme vous, — comme nous, si vous voulez — il est impossible de conserver chaude et brillante la flamme de notre idéal, de conserver même la plus élémentaire vertu, sans aller quelquefois dans la solitude entendre la grande voix de la foi nous dire que nous venons de Dieu, que nous lui appartenons et que nous allons à lui.¹¹

Une troisième année s'engage en septembre 1913. Elle rejoindra 39 membres actifs, comptera 20 séances d'étude, 4 séances du Conseil et deux séances publiques. Les sujets d'étude sont multiples; citons-en quelques titres: Le libéralisme, Pas des ivrognes . . . mais, Lisez beaucoup mais lisez bien . . . l'organisation catholique; et puis un entretien par le Frère lui-même: Ce qu'est notre Cercle. On a donné en plus une soirée dramatique

¹⁰ Procès-verbaux du C.L.S. (S.D.A.) au 14 sept. 1911, p. 115.

¹¹ Procès-verbaux du C.L.S. (S.D.A.) volume II, pp. 61-63.

dans l'église de Chambly-Canton au profit de cette paroisse; on a joué une pièce portant sur des problèmes de bien-être et de moralité dans les classes laborieuses; enfin, un comité de demoiselles a été formé, à la demande du Cercle, pour organiser à Longueuil l'oeuvre du Sou de la Pensée française. On songe aussi à former un orchestre dont les concerts pourraient rapporter des fonds à consacrer aux oeuvres de charité. Cette année productive se termine par l'adhésion de six membres au Syndicat des Employés du Commerce et de l'Industrie¹². Magnifique bilan! Mais malgré cet apparent succès, le Directeur du Cercle n'est pas sans éprouver une certaine lassitude: «Je me demande vraiment pourquoi toujours lutter envers et contre tous. Cependant, je touche toujours davantage le besoin de secours qu'ont nos pauvres jeunes gens.» (*Journal*, 27 janvier 1913).

Vers le même temps, il vient d'accepter la direction de la Société du Sacré-Coeur qu'il animera une bonne douzaine d'années. Il y mettra l'accent sur le renouveau extérieur et intérieur et, exigeant des gestes concrets, il institue un agenda de communion durant les vacances de Noël. L'élément le plus intéressant des procès verbaux, ce sont les textes de consécration que le Frère Marie-Victorin a composés pour motiver la dévotion des associés.

On constate aussi que le Frère Marie-Victorin s'affirme de plus en plus préoccupé de relever le niveau moral des Collégiens. Avec tout le tact requis et muni des permissions nécessaires, il s'ingénie à faire auprès des jeunes une véritable éducation sexuelle chrétienne là où elle est gravement déficiente. À cet effet, il s'est nourri des meilleurs auteurs, il a consulté son directeur spirituel qui approuve ses démarches délicates. L'idéal qu'il propose à ses dirigés, c'est le même qu'il avait le courage de réaliser lorsqu'il était lui-même adolescent. Mais la générosité juvénile d'un Conrad Kirouac n'est pas tout à fait celle de tous les jeunes qui font partie du Cercle La Salle. Il passe au crible ses procédés:

J'ai des hardiesses que tout le monde n'approuverait pas, surtout en ce qui concerne l'éducation de la chasteté chez les enfants. J'ai loyalement exposé mes vues et demandé conseil. . . Il me semble que je ne me flatte pas trop en disant que les jeunes gens m'aiment et viennent facilement à moi. J'en ai tous les jours des preuves non équivoques. (*Journal*, 31 décembre 1913).

Chacun sortait transformé de ces rencontres où l'éducateur savait rejoindre le plus profond de l'être avec un infini respect et avec la tendresse ferme d'un père. Aussi, lorsque ses Anciens évoqueront son souvenir, même à 30 et 40 ans de distance, ils se rappelleront «sa voix chaude et

¹² Procès-verbaux du C.L.S. (S.D.A.) volume I, juin 1912, p. 180.

sympathique», son «cœur d'apôtre zélé»¹³ cet «éveilleur d'âmes et d'intelligences»¹⁴. Ce travail d'éveilleur d'âmes n'est certes pas l'un des moins ardues; j'aime à penser que Marie-Victorin nous eût cité Rimbaud, s'il l'avait fréquenté: «Le combat spirituel, plus dur qu'une bataille d'homme». Mais il s'appuie sur d'autres références. Il a cherché dans l'Évangile une scène où Jésus pourrait lui servir de modèle dans l'oeuvre éducatrice qui est la sienne. Il nous relate sa démarche:

Je me demandais comment je devais le voir, quel trait de cette divine figure je devais chercher à reproduire. Et, sans chercher, m'est venue cette touchante scène évangélique où le Maître rencontrant un convoi funèbre sur les routes fleuries de Naïm, dit à celui que l'on portait en terre: «Adolescens, surge!» La voilà, ma mission! Dire à la jeunesse, puisque le Maître m'a placé avec elle: «Lève-toi et relève-toi quand tu tombes». Voilà le trait que je dois reproduire. Rendre à la grâce, rendre à Jésus, rendre à l'Église des âmes mortes de jeunes hommes, quel ministère! Mais qu'il faut être pur, pour y toucher. . . (*Journal*, 21 juillet 1914).

Il se consacre corps et âme à réaliser cet objectif. Et il ne néglige aucun moyen. À nouveau, durant l'année 1914 et la suivante, il s'est laissé tenter par le démon du théâtre et il a composé une nouvelle comédie¹⁵ puis un petit sketch historique: «Ils sont un peuple sans histoire». Sa préoccupation apostolique se conjugue ainsi avec sa fringale littéraire et ses patientes recherches scientifiques. Mais tout cela est dominé, en 1915, par le grand événement de sa profession perpétuelle: «Il faut que ma profession soit un tournant sur la route de ma vie, qu'elle s'aiguille vers cette vie d'union à Jésus qui est tout le secret du bonheur» écrit-il. Ou encore: «Mon ambition est que mon cœur soit le vestibule par où quelques âmes passent pour aller au Cœur de Jésus». (*Journal*, 17 juillet 1915).

De fait, en 1915, ce ne sont pas seulement «quelques âmes» qui passent par son cœur, ce sont au moins 76 âmes: 33 au Cercle des Anciens, 43 à la section Collégiale, sans parler de celles qu'il anime à la Société du Sacré-Cœur ou dans ses classes. Il convient de noter d'ailleurs que cette action se fait dans un contact personnel et non pas dans un vague travail de masse. Chacun doit satisfaire honnêtement à de fortes exigences de bonne conduite pour se mériter l'honneur de demeurer dans le groupe.

Son action commence peu à peu à porter les fruits qu'il espérait le plus: quatre de ses anciens ont choisi la vie de Frères des Écoles chrétiennes et poursuivent leur formation initiale au Noviciat. Le Frère Marie-Victorin est

¹³ Revue des Anciens du Collège de Longueuil, décembre 1953, p. 5.

¹⁴ Revue des Anciens du Collège de Longueuil, décembre 1954, p. 13.

¹⁵ La conspiration des jeunes: comédie sous forme de revue de l'année.

pour eux un accompagnateur excellent; il leur écrit, les visite, prie pour eux, les encourage de toutes les façons.

Au cours de 1916, qui marque le dixième anniversaire de la fondation du Cercle La Salle, il remet à l'honneur son ancien projet d'une maison de famille et, plus que jamais, il semble déterminé à le faire avancer. Pour y impliquer le plus possible ses Anciens, il leur confie l'étude approfondie de la question. À cette fin, il leur partage le travail sous six aspects: 1- Enquête sur le nombre et la répartition des jeunes gens des campagnes vivant à la ville; 2- étude sur la vie de pension; 3- les maisons de famille existant à Montréal; 4- un type de maison de famille en France: les Francs-Bourgeois; 5- les oeuvres protestantes comme le Y.M.C.A.; 6- le Cercle La Salle et son évolution en maison de famille; ses bases financières.

Pour réaliser le premier point, 200 circulaires furent envoyées aux curés et directeurs de collèges ou d'universités des diocèses de Montréal, Saint-Hyacinthe, Joliette, Valleyfield, Mont-Laurier, Sherbrooke, et à des personnes jugées compétentes en la matière. Une trentaine daignèrent remplir le questionnaire composé de 10 questions. Si les répondants furent relativement peu nombreux, il n'est pas sans intérêt de relever le nom de ceux qui manifestèrent leur bel esprit de collaboration; nommons: Émile Chartier, secrétaire général de l'Université Laval à Montréal; l'abbé Jean-Charles Beaudin, directeur du Cercle Langevin; l'abbé Olivier Maurault, aumônier de l'école Polytechnique; le père Paul Laperrière, directeur du Patro Le-Prévost; MM. Arthur Saint-Pierre et Guy Vanier tous deux membres de l'A.C.J.C.; M. L.-P. Morin, secrétaire du comité régional de Québec. De plus, onze curés encouragèrent le projet et six directeurs de collèges à l'extérieur de Montréal exprimèrent leur avis. Cette enquête apportait donc un premier éclairage intéressant.

On s'occupa aussi de visiter les maisons de famille déjà en exercice, et surtout le Patro Le-Prévost, rue St-Dominique, ouvert en 1909, et une maison de famille, sise rue Lagauchetière, fondée par l'abbé Barnabé-Sinaï Dubeau en 1906.

Quant à l'étude portant sur les oeuvres protestantes, telle le Y.M.C.A., elle n'apparaît au programme du Cercle que durant l'année 1918, à la 150^e séance, comme pour marquer un jalon dans la poursuite pondérée d'un objectif quelque peu fuyant. . . Enfin, on constate un suprême effort en faveur du projet de la maison de famille: il se concrétise dans une résolution adoptée à l'assemblée du 7 mars 1919. Je la cite en abrégé:

Nous, soussignés. . . promettons solennellement que si la démarche qui sera tentée d'ici quelques jours pour nous assurer les fonds nécessaires à

la construction d'une maison de famille... réussit, chaque année, les membres du Cercle La Salle en corps, feront la communion générale et entendront la sainte messe le jour de la fête de saint Joseph... en la chapelle de la nouvelle institution, aux intentions du bienfaiteur et en l'honneur de saint Joseph...

Malheureusement, la personne en mesure d'aider pécuniairement à l'érection de la maison de famille ne fut pas, semble-t-il, touchée par la grâce. Et c'est probablement à ce refus que l'on doit attribuer l'abandon définitif d'un projet que les promoteurs, si généreux fussent-ils, n'étaient pas en mesure de soutenir par eux-mêmes. Peut-être le Frère Marie-Victorin aurait-il pu y consacrer une partie de l'héritage paternel, comme il y avait d'abord songé. Mais Cyrille Kirouac ne quittera ce monde qu'en 1921. Les tracasseries autour de son testament ne trouveront pas de solution définitive avant 1924. Par ailleurs, dès 1920, le Frère se trouve orienté vers des tâches universitaires qui ne lui laissent pas le loisir de s'impliquer à fond dans une oeuvre qu'il tient sans doute à réaliser lui-même et non pas par un tiers. Pour toutes ces raisons, la maison de famille qu'il avait longtemps portée dans son coeur fut à jamais oubliée.

En acceptant en 1920 de prendre la chaire de Botanique à l'Université de Montréal, le Frère Marie-Victorin avait insisté pour garder des liens avec ses élèves de Longueuil et tout particulièrement avec ses oeuvres au Cercle La Salle. Sa présence permit de mieux traverser quelques difficultés qui se présentèrent à l'automne de cette année-là. La revue de l'A.C.J.C. avait fait honneur à quelque article d'Olivar Asselin et à des idées propagées par l'*Action française* qui semblaient attaquer plus ou moins ouvertement l'enseignement commercial. On accusait les collèges commerciaux de vider les campagnes et d'attirer les jeunes dans les villes. Cette attaque souleva l'indignation à Trois-Rivières, à Québec, à Montréal et à Lachine, spécialement dans les institutions des Frères. Aussitôt, les vétérans du Cercle La Salle réagissent contre cette prose «injuriant une communauté de religieux qui se dévoue aux intérêts des Canadiens-français et qui tient au coeur de tous ceux qui sont passés par leurs écoles et ont éprouvé leur dévouement»¹⁶.

À Québec, la réaction est plus draconienne. Le Cercle Crémazie que dirige le frère Lucien Serres, ancien professeur du Frère Marie-Victorin, se retire carrément de l'A.C.J.C. Commentant le fait, le Frère Marie-Victorin montre plus de pondération: «Suivant mon humble opinion, c'est un coup de tête qui vaut les autres coups de tête et qui ne rapportera pas grand-chose

¹⁶ Procès-verbaux du C.L.S., 24 nov. 1920, AFECM.

sinon le plaisir de faire claquer les portes»¹⁷. Il déplore aussi que le Frère Lucien fasse campagne pour détacher d'autres Cercles de l'A.C.J.C. On voudrait même que le Frère Marie-Victorin, tablant sur son prestige, rédige un mémoire à la défense des écoles commerciales. Il se récusé : «Me plaçant sur le terrain du bien à faire, je continuerai pour ma part à servir l'A.C.J.C. de mon mieux comme par le passé, quitte à réclamer justice quand besoin sera. Nos intérêts seront-ils mieux sauvegardés quand nous ne serons plus là?»¹⁸

Pourtant, il est loin de rester froid devant l'affront. Il adresse deux pleines pages dactylographiées au père Joseph-Papin Archambault pour relever la faiblesse des arguments invoqués contre les cours commerciaux. Pour sa saveur polémique, la lettre mériterait d'être citée en entier. Mais nous sommes forcés d'abrégé. Retenons surtout que, dans cette brève querelle de clochers, le Frère Marie-Victorin joue un rôle pacificateur :

J'ai fait mon possible, confie-t-il au Père en terminant, pour empêcher la sécession sérieuse qui menace l'A.C.J.C., et le Cercle La Salle sera évidemment le dernier à quitter les rangs de l'Association dont il fait partie depuis 12 ans. Mon Dieu, pourquoi ne pouvons-nous pas vivre en paix les uns à côté des autres, et travailler chacun dans notre domaine, pour le plus grand bien des âmes.¹⁹

Fidèle à son engagement, le Frère Marie-Victorin maintiendra le Cercle La Salle au sein de l'A.C.J.C. encore sept années. Mais, en octobre 1927, une résolution du Conseil opte pour le retrait, sans en exprimer les raisons. Entre temps, le Frère a continué de donner le meilleur de lui-même à ses oeuvres de prédilection. Quelques grands événements le tirent de temps en temps hors de sa sphère : en 1920, l'A.C.J.C. lui décerne le prix d'action intellectuelle en hommage à ses *Récits* et à ses *Croquis laurentiens*. L'année 1922 est marquée par la préparation et l'obtention de son Doctorat en Sciences. En 1923, il mettra sur pied la Société canadienne d'histoire naturelle. Toutefois, malgré les conférences, les articles de journaux, les recherches scientifiques, les cours, les excursions de botanique, il est toujours fidèle à participer aux rencontres des Cercles jusqu'à mars 1929, à la veille ou presque de son départ pour six mois de voyage circulaire en Europe, en Afrique et au Proche-Orient. Ce n'est pas le chant du cygne de son apostolat. À son retour de voyage, il n'aura pas rompu les attaches ni avec ses Anciens, ni avec les collégiens. Mais, avec le temps, forcément le

¹⁷ Lettre du Frère Marie-Victorin au F. Hébert, directeur à Trois-Rivières, 19 novembre 1920. AFECM.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Lettre du Frère Marie-Victorin au père Joseph Papin-Archambault, 28 décembre 1920. Archives des Jésuites, R3/55.2,50.

rythme de sa participation devra ralentir. Son besoin d'annoncer Jésus-Christ s'exprimera sous d'autres formes qui n'entrent pas dans le cadre de mon étude.

Mais nous avons bien vu le Frère Marie-Victorin poursuivre durant 25 ans une action pastorale difficile à estimer sans doute en termes d'influence spirituelle. Cependant, si l'on songe que ces 25 ans d'apostolat représentent 643 séances pour le Cercle collégial et plus de 260 pour la section des Anciens, on approche le millier de rencontres, destinées, somme toute, à élever les âmes vers Dieu. Quant au nombre de jeunes que son action aura rejoints, la liste officielle publiée dans le livret des Constitutions, permet de l'estimer à plus de 500²⁰. Cette évaluation mathématique ne saurait rendre compte du bien réalisé en profondeur. Toutefois, nous avons une idée de certains fruits qu'elle a produits, si nous faisons état des personnalités bien en vue qui ont déjà exprimé leur dette au dévouement du Frère Marie-Victorin. Je rappellerais ainsi les noms de Paul Pratt, Camilien Houde, Ernest Loïsele, Paul Boucher, Jules Brunelle, pour m'en tenir à quelques-uns. La liste risquerait de s'allonger démesurément si je me fie à ce qu'a écrit en 1954 un ancien secrétaire du Cercle La Salle: «On ne compte plus au Canada français, ceux sur l'esprit desquels le Frère Marie-Victorin a laissé sa marque»²¹.

Dans cet éloge global et de tonalité dithyrambique, j'inscris, pour une part, l'action pastorale du Frère Marie-Victorin. Je viens de l'esquisser à grands traits. J'ai laissé entrevoir, en citant quelques passages de ses 10 cahiers de Journal intime, avec quelle ardeur toujours, et à travers quelles difficultés parfois, il l'a réalisée. Je me suis efforcé de concrétiser le plus possible le rapide tableau que j'ai pu donner. Néanmoins, un coin du voile est levé sur une facette moins souvent éclairée de sa personnalité et de sa vie. Du même coup, j'ai ouvert quelques aperçus sur les développements de l'A.C.J.C. et j'ai fait revivre un petit secteur de l'histoire de l'Église dans le territoire de Longueuil.

²⁰ Constitutions et règlements du Cercle La Salle, section collégiale 2^e édition, 1931.

²¹ Revue des Anciens du Collège de Longueuil, décembre 1954, p. 13.